

# LE CHEVAL VENU D'AILLEURS

Et le cheval longea ma page.	J'aurais pourtant dû deviner
Il était seul, sans cavalier,	Qu'il ne fallait pas l'appeler.
Mais je venais de dessiner	Il tourna lentement la tête
Une mer immense et sa plage.	Et, comme s'il avait eu peur
Comment aurais-je pu savoir	Que je lise en son cœur de bête,
D'où il venait, où il allait ?	Il redevint simple blancheur.
Il était grand, il était noir,	
Il ombrait ce que j'écrivais.	

Maurice CARÈME (1899-1978)

Cet enfant vivait seul. Qui était-il, d'où venait-il ? Personne ne pouvait le dire. Je me souviens de son regard lointain, de son visage impassible. Aucune expression ne trahissait ses pensées. Sacha était assis en tailleur, là-bas, au milieu de cet espace vide et de ce temps aboli. Le monde tout autour – notre monde, tel que nous le connaissons, ou du moins, tel que nous croyons le connaître – n'existait pas pour lui. Son *propre monde*, il le façonnait patiemment, comme un écheveau de laine.

Tout a commencé le jour où Sacha a tracé un cercle sur le sol. Et de ce cercle, une île prit forme ; une île à l'état d'idée à peine ébauchée, aux contours à peine discernables ; comme un navire sorti de la brume. Ce jour-là, un cheval apparut. Il approcha, louvoya ; il observait du coin de l'œil cet enfant inoffensif. Encore appliqué à dessiner les contours de l'île, Sacha ne remarqua pas sa présence. L'animal l'effleura et huma son odeur. Il perça sa bulle. Sans doute était-ce le premier être que Sacha rencontrait. Il contempla le cheval comme s'il était sorti d'une image.

Toujours aux aguets, le cheval demeurait immobile. Tous deux se regardaient. Qui était ce petit être recroquevillé sur le sable ? Quelle étrange étrange odeur émanait de son corps ? À l'instant où le cheval osa une nouvelle approche, le regard de Sacha se déposa dans le sien. Sans un geste ni une parole, les deux êtres venaient de tisser un lien invisible et pourtant solide qui les unirait à jamais dans le mouvement.

\*

Mon frère et moi habitions une clairière. Tout autour de nous, la forêt formait une couronne, une muraille épaisse qui nous empêchait de penser que le monde était gigantesque, et qu'au beau milieu, nous étions minuscules. Nous vivions parmi d'autres enfants : certains de mon âge, d'autres plus jeunes. Nous coulions des jours heureux, remplis d'insouciance et de jeux.

Depuis quelque temps, l'air était devenu plus sec. L'été repoussait les limites du jour. Nous espérions que le soleil décline, que le soir recouvre la clairière. Dès le matin, les occupations ne manquaient pas : il fallait prendre soin de nos chevaux, veiller à leur nourriture, surveiller la quantité de leur eau, les débarrasser de la poussière qui recouvrait leurs poils. Et puis nous nourrir, jouer, tuer le temps.

C'était une journée comme une autre. Le soir allait tomber. La chaleur prenait à la gorge, elle vidait nos corps de toutes ses forces. L'air était à l'insouciance. Un chien joyeux s'amusait à gober les bulles de savon qu'un enfant soufflait dans l'air, des enfants insouciants jouaient, d'autres lisaient, d'autres apportaient le foin du soir aux chevaux. Une musique sortait d'une radio. On se laissait transporter par l'ivresse du début de soirée. Ce jour-là pourtant, le fil de nos destins devait se rompre.

Soudain, on aperçut au sommet des cimes une épaisse colonne noire s'élever dans le ciel. Un incendie était en train de dévaster notre forêt. L'un d'entre nous pointa les flammes du doigt. Un puissant craquement... ce fut la débandade. Une fumée grise enveloppa la clairière, une odeur de soufre envahissait nos poumons.

Notre maison était devenu un immense brasier, les flammes la dévoraient. Immobile, en pleurs, Matteo la regardait bruler. Nous sommes restés un instant à contempler les braises rouges se déchaîner dans le vent, le corps et l'esprit paralysés devant cette terrible vision : nos souvenirs, notre histoire, notre passé détruits dans les flammes. Les chevaux et nos amis d'enfance avaient fui dans la tourmente, nous étions seuls au milieu de la clairière. Jamais plus nous ne reverrions nos compagnons. Sans un au-revoir, sans un adieu. Rien que des cris effrayés.

La forêt était encore plus immense que dans notre imagination. Sans doute avions-nous marché deux heures avant d'atteindre ses limites. Une plaine s'étendait à l'infini. Aucune trace, aucun signe d'autres survivants. Je me mis à réfléchir à notre avenir : fallait-

il rebrousser chemin, au risque qu'un nouvel incendie nous surprenne ? Ou bien poursuivre notre route, sans même savoir vers où elle nous mènerait ?

La chaleur et l'air sec nous épuisaient. Nous avions tellement soif. Découragé, Matteo s'assit et égraina dans sa main les cailloux et la poussière qui s'étaient accumulés dans sa chaussure. Il n'était encore qu'un enfant. Un enfant jeté dans la tourmente. La séparation brutale et la fuite de notre maison devaient lui avoir coûté beaucoup. En quelques instants à peine, il avait perdu tout repère : les lieux où il avait grandi, ses amis fidèles, son insouciance, les gestes anodins et rassurants du quotidien.

À cet instant, je sentis une présence derrière nous. Un bruissement léger, une prudente approche. C'était un cheval. Pas un des nôtres : nous l'aurions aussitôt reconnu.

D'où venait-il ?

J'examinai chacune des parties de son corps, je vérifiai sa musculature. Il était encore jeune. Matteo jouait maladroitement avec ses naseaux. Le cheval souffla son haleine sur lui, et il éclata d'un rire solaire. Je fus soulagée et émue de découvrir que la mystérieuse apparition du cheval l'avait détourné de son chagrin. Matteo remarqua que le cheval transportait une sacoche. Il l'ouvrit avant même que j'eus le temps de retenir son geste et en sortit un sablier qu'il se mit à examiner longuement.

Le cheval semblait en excellente santé. Sans doute était-ce un signe : il fallait l'emmener avec nous ! Je portai Matteo sur son dos, et nous reprîmes la route à travers les plaines et les collines.

Le cheval, tel un guide, traçait notre route. Mon pays me manquait. J'entendais les rires et les voix de nos amis à jamais disparus. Je me souvenais des odeurs de l'aube, tout juste arrachées à la terre quand le soleil y déposait ses rayons, je me souvenais du parfum sec et délicieux de la résine dégoulinant le long des arbres et dont les effluves nous réveillaient, je me souvenais des galeries creusées par de petites bêtes, dont on n'apercevait que les issues camouflées, je me souvenais des troncs creux qui accueillait la vie – une vie paisible et silencieuse, préservée du monde extérieur.

On croisa deux enfants égarés comme nous sur les routes. L'un d'eux chantait une mélodie languissante à la guitare :

*Le temps s'écoule, coulent les heures  
Emmène-moi, au loin, ailleurs  
Il existe un monde meilleur*

*Les yeux levés, remplis d'espoir  
Là, dans le ciel, il faut y croire*

Bientôt, les contours d'une ville se dessinèrent à l'horizon. Là-bas, la vie bouillonnait : des flots de passants se déversaient à toute allure dans les rues, les ruelles, les places bondées. Les foules s'écoulaient le long des boulevards. Nous étions emportés, désorientés, sans savoir où donner de la tête. Personne ne levait les yeux sur nous – vagabonds, réfugiés, sans attache. Personne ne se souciait de notre existence. Un vacarme terrifiant pesait sur la ville : les voitures, partout, les avions dans le ciel, le grondement du métro, le passage d'un train, tout n'était que mouvements et agitation. Nous pensions que la ville deviendrait notre refuge, mais cette jungle bruyante et inhospitalière, elle ne voudrait jamais de nous... Il fallait quitter ce chaos avant d'être dévorés. Il fallait reprendre la route.

Les heures s'écoulaient. Matteo jouait avec le sablier, il approchait l'instrument tout près de ses yeux, pour mieux observer les grains s'accumuler au fond. Je ne sentais plus mes jambes alourdies de fatigue et de désespoir, chaque pas me demandait un effort considérable pour ne pas trahir mon découragement devant mon petit-frère. Face à nous, un espace ouvert à l'infini repoussait l'horizon. On croisa encore d'autres voyageurs : à cheval, à vélo, à pied, en calèche. Ils nous saluaient à peine, ils ne faisaient que passer.

Le jour déclinait, il fut temps de faire halte. Matteo se laissait doucement emporter par le sommeil, bercé par les pas du cheval. Il se laissa glisser le long de son flanc et tomba endormi dans mes bras. Le cheval se coucha. J'installai avec précaution Matteo au creux de son encolure – il s'y blottit comme dans un nid. Je le bordai. Il s'emmitoufla dans la couverture. Je levai les yeux : j'espérais peut-être déchiffrer dans le ciel un signe d'espoir. C'est alors que je fis une promesse. Une promesse pour toujours. Au moment où je me la murmurai à moi-même, il me sembla que seule cette promesse me raccrochait à la vie ; qu'elle définissait désormais toute mon existence, mon avenir, mes choix. Matteo ! je ne cesserai jamais de prendre soin de toi. Je veillerai sur toi. Toujours.

À peine étais-je étendue dans la chaleur et la douceur des poils du cheval que le sommeil m'appela à mon tour. Pour la première fois depuis *le terrible jour*, nous nous sentions à l'abri, corps contre corps.

Mon sommeil fut assailli par des rêves confus. Une voix – la mienne ? – appelait dans l’obscurité, lointaine, égarée : « Matteo ? Matteo ? T’es là !? ». Quand soudain, comme projetée très haut dans les airs, tout mon corps fit un violent sursaut. Ce fut comme la tentative désespérée d’un noyé, emporté par le courant d’une mer déchainée en pleine tempête, de maintenir la tête hors de l’eau. Le monde se remit à s’animer tout autour de moi : une constellation d’étoiles, la terre sèche où je reposais, l’espace sans limites de la nuit. Tout près, contre moi, le doux poil du cheval.

Mon frère n’était plus là.

Je me levai d’un bond.

Mon frère avait disparu.

Où était-il ?

Je jetai des regards désespérés autour de moi. Matteo avait disparu. Je me mis à courir frénétiquement, dans le fol espoir qu’il se soit simplement éloigné, piqué par la curiosité, à la vue d’une bête qu’il se serait mis à poursuivre ou emporté par une rêverie, une chimère. Je courais sans raison, la respiration coupée, tout en me culpabilisant : j’avais trahi ma promesse.

Le vent se leva. Un orage se formait dans le ciel. Je redoublai d’effort. J’encourageai ma monture à augmenter l’allure. J’avais échoué, j’avais tout perdu.

*Pendant ce temps, nos amis d’enfance parcouraient de longues distances. Ils transportaient sur la route leur incertitude et leurs cauchemars. Ils avaient partagé la même détresse que nous, les mêmes chagrins, les mêmes douleurs. Ils s’étaient laissés dériver. Ils tenaient des lanternes à bout de bras, points de feu brillant dans la nuit. Leur chevaux marchaient dans la lumière. Comme des lucioles.*

Tout à coup, une forme sur le sol harponna mon regard. Je bondis de cheval, je pris le sablier. À travers l’écoulement du sable, je crus apercevoir un instant le visage de Matteo qui me souriait... Matteo égaré dans le monde. Mes yeux se levèrent d’eux-mêmes. J’aperçus une forme dans la nuit : un cadre vide. Une porte qui attire et repousse, une porte qui m’appelait en silence, comme si elle m’était destinée ou comme si, inquiétante, comme une énigme, elle me voulait du mal. Je la touchai du bout des doigts pour mieux juger de sa réalité : elle *existait*.

Je franchis le cadre, et à peine étais-je passée de l'autre côté que l'espace tout autour de moi se métamorphosa. De la nuit naquit le jour. La mer s'épanouissait à perte de vue. Aveuglés par le jour qui se reflétait, scintillant, au creux des vagues, mes yeux avaient à peine embrassé ce paysage qu'une centaine de détails se saisit de moi et perturba mes sens. Le monde s'inventait dans mes yeux et prenait forme dans mon corps. Une fraîcheur venue de la mer s'engouffrait dans mes poumons – une fraîcheur salée, chargée d'iode et de varech. Le ressac étouffait le grondement de l'orage, déjà lointain, qui s'évanouissait dans la mer.

C'était bel et bien une île : la mer encerclait cette terre sauvegardée par les flots.

Pendant que j'arpentais la plage, je me demandai si mon frère, lui aussi, avait découvert cet espace, si le mystérieux passage l'avait mené jusqu'ici.

Je poursuivis mon exploration quand tout à coup, je sentis une présence. À peine étais-je retourné qu'une ombre passa derrière le cheval. Je m'approchai prudemment. Quand il me vit, l'enfant farouche faillit s'enfuir. Comme une danse, on tourna autour du cheval. Je fis mine de revenir sur mes pas et je vis un petit être en train de caresser l'animal. Je passai ma main dans sa crinière noire jusqu'à rencontrer sa main. Un échange de regards : le cheval nous avait réunis. *Une porte s'était ouverte.*

Qui était-il, d'où venait-il ? Personne ne pouvait le dire. Je me souviens de son regard, lointain, absent. Je me souviens de son visage, de ses traits impassibles. Aucune expression ne trahissait le moindre signe vers le dehors. Il ne parlait pas. Sacha était là, assis en tailleur, dans le sable. À ses yeux, je n'existais pas. Il contemplait l'horizon, fil déposé aux confins de la Terre. Il semblait à la fois appartenir à cette île et, en même temps, il était ailleurs. Son étrangeté presque magique me fascinait. Je le regardai longtemps, sans troubler son silence et sombrai dans un sommeil sans rêve.

*Pendant ce temps, le cheval galopait. Des heures durant, il traversait des régions sans faillir, sans rebrousser chemin ; il filait à folle allure, à travers les fleuves en furie, les champs de ronces, les villes illuminées de mille feux. Il ignorait les cris des hommes à sa poursuite, les hennissements des chevaux libres. Sous le regard de la lune, il cherchait un petit être perdu dans le monde.*

La musique de mes songes retentit. À nouveau, la porte s'ouvrit. Ce qui m'avait semblé être un rêve ou une prémonition se réalisa. J'y croyais à peine. Mes compagnons d'enfance étaient apparus dans l'île ! Quand j'aperçus, penchée au-dessus de moi, ma meilleure amie qui me réveillait, toute mon adolescence revint à ma mémoire, soudain, comme le souvenir d'une sensation oubliée.

Après d'affectueuses étreintes, les enfants se tournèrent vers Sacha, assis dans le sable, toujours dans la même position, comme s'ils n'avaient jamais existé ou comme s'il savait déjà que ces inconnus viendraient un jour peupler son île. Les enfants demeuraient à l'écart et examinaient le garçon. Les chevaux s'approchèrent du petit d'homme. Sacha caressa l'un d'eux, pendant que les nouveaux venus, emportés par l'allégresse des retrouvailles, partirent à toute allure à travers l'île. Ils voulaient courir et sourire au ciel, pousser des éclats de rire joyeux. Ils avaient enfin trouvé un endroit où vivre.

Une blessure s'était rouverte en moi. Je m'éloignai de ces réjouissances. Ma main s'anima d'elle-même et sortit machinalement le petit sablier enfui dans ma poche.

Sacha regardait les enfants jouer. Plusieurs d'entre eux l'entraînèrent à les rejoindre. D'abord farouche, l'enfant ignora leur proposition de jeu. À l'écart, il se contenta d'observer. Puis il se laissa emporter et se mêla aux rires et aux jeux.

C'est alors qu'une musique glissa sur la mer. Elle dansait dans son propre écho, se perdait entre les vagues, fuyait, revenait. Je m'en souvenais maintenant : c'était la même musique qui berça mon rêve, mais déformée par le vent et la brise marine. Le cheval passa la porte en premier, comme une lueur dans l'obscurité de la nuit. À sa suite, Matteo entra dans l'île et, au premier regard, il se jeta dans mes bras.

\*

Tout a commencé le jour où Sacha a tracé un cercle sur le sol. Et de ce cercle une île a pris forme ; une île à l'état d'idée à peine ébauchée, aux contours à peine discernables, comme un navire sorti de la brume, comme *un cheval venu d'ailleurs*.

Tout autour de nous, l'île formait un espace réconfortant, à la fois ouvert et clos par la mer, un espace protégé, où, semblait-il, les fléaux du monde ne parviendraient pas à nous atteindre. Réunis comme une fratrie autour du cheval, Sacha, Matteo et moi, nous étions assis tous trois sur la plage, face à la mer.

## Epilogue

*Il y a un monde ailleurs.*

Aujourd'hui, je suis parvenue au soir de ma vie. Cette histoire — la mienne —, soixante ans m'en séparent. Avant de fermer les yeux sur le monde, j'ai voulu rejouer mon enfance devant vous, sur la scène de ma vie. J'ai voulu revivre ce temps révolu, dessiner encore les contours de cette île pleine de promesses ; entrouvrir une porte vers l'ailleurs, vers l'imaginaire réel d'un enfant. Les années, peu à peu se sont écoulées, et aujourd'hui, j'ai enfin compris que cet espace peuplé de souvenirs, de rires et de visages avait pris forme sous nos yeux parce que, secrètement, en silence, nous y avons cru.

Samuel JANSSEN (août-novembre 2021)